

Ekaterina Velmezova (éd./Hrsg.)

Contributions suisses au
XV^e congrès mondial des slavistes
à Minsk, août 2013

Schweizerische Beiträge zum
XV. Internationalen Slavistenkongress
in Minsk, August 2013

*Tiré à part
Sonderdruck*



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

ISSN 0171-7316 / ISBN 978-3-0343-1406-0

© Peter Lang AG, International Academic Publishers, Bern 2013

info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne; info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Contributions suisses au XV^e congrès mondial
des slavistes à Minsk, août 2013

Schweizerische Beiträge zum XV. Internationalen
Slavistenkongress in Minsk, August 2013

SLAVICA HELVETICA

Édité par / Herausgegeben von
Thomas Grob, Basel
Jens Herlth, Fribourg
Jean-Philippe Jaccard, Genève
Yannis Kakridis, Bern
German Ritz, Zürich
Sylvia Sasse, Zürich
Ulrich Schmid, St. Gallen
Patrick Sériot, Lausanne
Daniel Weiss, Zürich

vol./Band 83



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Ekaterina Velmezova (éd./Hrsg.)

Contributions suisses au
XV^e congrès mondial des slavistes
à Minsk, août 2013

Schweizerische Beiträge zum
XV. Internationalen Slavistenkongress
in Minsk, August 2013



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Cet ouvrage a été publié grâce au soutien de l'Académie suisse
des sciences humaines (ASSH)

Die Drucklegung dieses Bandes wurde ermöglicht durch die finanzielle Unterstützung
der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften (SAGW)

ISSN 0171-7316 br.
ISBN 978-3-0343-1406-0 br.

ISSN 2235-7408 eBook
ISBN 978-3-0351-0618-3 eBook

© Peter Lang AG, Internationaler Verlag der Wissenschaften, Bern 2013
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Bern, Schweiz
info@peterlang.com, www.peterlang.com

Alle Rechte vorbehalten.

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt.
Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes
ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt
insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und
die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Printed in Hungary

Table des matières / Inhaltsverzeichnis

От редактора	9
Екатерина Алексеева Особенности перевода произведений русских православных мыслителей на французский язык (С.Н. Булгаков, А.Ф. Лосев)	11
Ольга Буренина-Петрова Литература как мишень? Русская классика на экране российского кинематографа XX-ого – начала XXI-ого веков	21
Андрей Добрицын О французских истоках русских стихотворных сказок и басен (II): Б.К. Бланк, В.Л. Пушкин, В.А. Жуковский, А.К. Дуроп, П.А. Вяземский	39
MARKUS GIGER Polnisch und Russisch als standardsprachliche Muster für das Tschechische im 19. Jahrhundert.	63
Йенс Херльт «Этот город странен, этот город непрост ...»: о литературной истории «города N»	81
Ирина Иванова <i>Синтаксис русского языка</i> А.А. Шахматова и его теоретические источники: К. Сведелиус – А.А. Шахматов	101
YANNIS KAKRIDIS und LORA TASEVA Die kirchenslavische Übersetzung der antilateinischen Schriften von Gregorios Palamas und Barlaam von Kalabrien – eine Herausforderung für die Editionsphilologie	117

Илья Каренович Биографическая лепидоптерология: заметки о роли времени в автобиографии В.В. Набокова	135
JEKATERINA MAŽARA <i>Ten in der obecná čeština –</i> Jugendjahre eines zukünftigen Artikels?	143
ANNICK MORARD Des livres et des monstres: <i>Le Slynx</i> de T. Tolstoï	165
SÉBASTIEN MORET De la fusion à la confrontation: langues communes et pré-supposés en URSS (1917–1953)	183
Арно Нико О переводе в творчестве О.И. Сенковского	201
Ульрих Шмид Климатопоэтика: погодный миф у А.С. Пушкина	217
MARGARITA SCHOENENBERGER Le concept de langue standard («littéraire») dans les travaux d'E.D. Polivanov (1891–1938).	235
ELENA SIMONATO La «langue littéraire» chez E.D. Polivanov n'est pas ce que vous croyez.	251
SONJA ULRICH <i>Bija san na lignjama</i> : Dialektnivellierung in Dalmatien	265
Екатерина Вельмезова Народные молитвы и заговоры в чешском фольклоре: анализ текста в свете истории русской этнолингвистики и фольклористики	285

ANASTASIA VINOGRADOVA DE LA FORTELLE «Mitja ou Dima?» Le paradigme de la tour de Babel dans la littérature russe actuelle	305
Даниэль Вайс Двойные глаголы в русской разговорной речи в зеркале Национального корпуса русского языка: формы императива множественного числа	319

De la fusion à la confrontation: langues communes et présupposés en URSS (1917–1953)

SÉBASTIEN MORET

Abstract: As a multilingual state and as a state that planned to unite the workers of the world, Soviet Union faced from the very beginning of its existence the problem of a common language both within its borders as well as on an international scale. The suggested solutions were thought differently depending on the authors and throughout the various periods of Soviet history: English, Esperanto, the fusion of all existent languages into a unique one, or Russian. This paper does not aim to discuss the problem of the choice of a common language in USSR from a historical point of view, but to analyze the presuppositions concerning the conceptions of language that lied behind the different suggestions to solve the problem of a common language. These different conceptions of language reflected the different ideologies of the country and the analysis of the Soviet discourse on common language shows two different pictures of USSR.

Key-words: Soviet Union, ideological evolution of the country, discourse on common language, evolution of the discourse on common language, conception of language

1. Introduction

On commencera par une évidence. Il y a des pays ou des régions plus déterminés que d'autres à s'interroger sur le problème d'une langue commune. Ainsi, l'Europe ne s'en est préoccupée qu'à partir de «la naissance de ses langues vulgaires» (Eco 1994: 33); auparavant, ni la civilisation grecque, ni l'empire de Rome ne l'avaient abordé. Il faut dire qu'«[u]ne culture qui utilise une langue parlée par tous» «ne souffre pas de la multiplicité des langues» (*ibid.*: 26), et donc ne s'y intéresse pas spécialement. À l'inverse, un pays multilingue

ne peut qu'être frappé par la différence (Алпатов 2000: 11) et tenter de la résoudre¹. A. Meillet (1866–1936) l'avait noté à propos de l'Union soviétique:

Malgré tous les principes, on évitera malaisément que le grand russe demeure la langue «impériale». C'est Moscou qui est la capitale de l'Union. C'est en russe qu'ont lieu les délibérations des conseils centraux. [...] Quoi qu'il arrive, on retrouve le besoin d'une langue commune pour tout groupe ayant une unité. Aucun principe ne peut prévaloir contre cette nécessité naturelle (*ibid.*: 236–237).

L'URSS n'attendit pas la fin des années 1920 et les prédictions plutôt justes de Meillet pour se sentir concernée par la recherche d'une langue commune. Cette question fut abordée dès les premières années du nouveau régime, et résolue différemment selon les moments de l'histoire soviétique, reflétant ainsi, nous le verrons, l'évolution idéologique du pays. Avant l'adoption du russe comme langue commune, d'abord de l'URSS, puis des pays satellites, il y eut d'autres idées, d'autres propositions: d'une langue artificielle à la fusion de toutes les langues existantes, en passant par la promotion de l'anglais au rang de langue internationale transitoire (cf. Sériot 1988).

Le besoin d'une langue commune en URSS se faisait sentir pour plusieurs raisons. Il y avait d'abord la structure multilingue de la nouvelle Union – où plus de cent langues étaient parlées² – et aussi les idéaux communistes qui prévoyaient, à terme, la réunion des prolétaires de tous les pays, aux langues évidemment différentes, et qui semblaient incompatibles avec la multiplicité des langues; l'expérience soviétique le montrait de façon claire, avec l'exemple des camarades étrangers venus visiter le Pays des Soviets, et avec lesquels il était quasi impossible de communiquer autrement que par gestes (Кирюшин 1930: 6). Dans ces conditions, sans langue commune, la collaboration internationale indispensable à l'éclosion de la dictature du prolétariat n'était pas envisageable.

Dans le cadre de ces propos, nous ne ferons pas un historique à proprement parler des langues communes envisagées en URSS, nous nous intéresserons aux présupposés présents derrière les solutions proposées.

1 On doit mettre ici à part la Suisse qui, malgré ses quatre langues parlées, n'a pas pour autant tenté de se trouver une langue commune. Sur ce cas particulier que représente la Suisse, on peut lire l'avis de Meillet (Meillet 1928: 217).

2 Cf. à ce sujet Creissels 1977 et Алпатов 2000.

2. Deux époques et deux visions des frontières

Comme le laisse entendre le titre de notre article, il s'agira de décrire la transition qui fut à l'œuvre en URSS dans le discours sur la langue commune. Cette transition dans ce domaine particulier fut en fait le reflet d'une transition plus globale qui concerna l'Union soviétique dans ses fondements mêmes, et que nous allons brièvement présenter.

L'URSS vit se succéder deux ambiances idéologiques contradictoires. Durant les premières années du nouveau pouvoir, le pays tout entier attend la Révolution mondiale: s'inspirant de l'exemple soviétique, tous les pays se soulèveront et instaureront le socialisme, avant de se réunir. C'est de cette époque que date l'insigne de l'Armée rouge, l'étoile à cinq branches symbolisant les cinq continents à réunir, c'est à cette époque que l'on pouvait lire, par exemple, à l'entrée du bâtiment du Commissariat du Peuple à Moscou, l'inscription suivante: «Notre Patrie est le monde entier» (ИюДКО 1923: 7). On croyait à la fin prochaine des nations et des classes et à l'émergence d'un monde «où toute l'humanité ne formera[it] qu'une unique famille laborieuse» (Никольский 1927: 3). À l'inverse, l'ambiance sera tout autre dès la fin des années 1920. Le 7 novembre 1929, J. Staline (1879–1953), à l'occasion du 12^{ème} anniversaire d'Octobre, annonça le «Grand tournant» (Malia 1995: 249). Si pour beaucoup d'historiens il s'agit surtout d'un changement dans la politique économique du pays³, il n'en demeure pas moins que c'est aussi une nouvelle vision du monde qui est mise en avant, puisque l'on met entre parenthèses les idéaux de 1917. On rappellera juste, entre autres, que le marxisme-léninisme prônant le «socialisme dans un seul pays» (l'URSS) supplante les rêves de révolution mondiale, qui est remise à plus tard; l'internationaliste L. Trotski (1879–1940) est chassé d'URSS avant d'être assassiné; Staline compare l'Union soviétique à une forteresse assiégée. Désormais la patrie «s'appelle l'Union soviétique» (Kuznecov 2005: 146). C'est le début d'un repli sur soi idéologique qui voit disparaître peu à peu les grands principes internationalistes des premières années après la Révolution, c'est le passage de l'internationalisme vers un nationalisme soviétique de plus en plus affirmé (Алпатов 2000: 86).

Plusieurs études ont déjà été consacrées aux implications culturelles, épistémologiques et sociales de ce changement d'atmosphère en URSS (cf.

3 L'URSS abandonne la NEP au profit d'une collectivisation totale assortie de plans quinquennaux.

Sériot 1995; Sériot 2004; Kuznecov 2005; Paperny 2002), et toutes mettent en avant le changement d’appréhension des frontières. Ainsi, par exemple, l’historien de l’architecture V. Paperny (2002) oppose la «culture une», celle en gros des années 1920, à la «culture deux», qui apparaît dans l’Union soviétique des années 1930. Ces deux décennies, nous explique Paperny, s’opposent selon plusieurs dichotomies, parmi lesquelles les oppositions ouverture / fermeture et horizontalité / verticalité. Pour l’auteur, les années 1920 furent celles de l’internationalisme, de l’ouverture sur le monde et des bâtiments horizontaux qui donnent l’impression de s’étendre; quant aux années 1930, elles furent caractérisées par un repli sur soi que les gigantesques gratte-ciel staliniens avaient charge de symboliser. La première décennie de l’URSS est donc celle de l’absence de limites, celle du «paradigme exocentrique» ouvert sur le monde, les années 1930, quant à elles, appartiennent au «paradigme endocentrique» replié sur lui-même (Kuznecov 2005: 144–147).

La linguistique ne resta pas en dehors de ces changements idéologiques, et elle connut aussi un «tournant» (Булаховский 1952: 237). Ce dernier eut officiellement lieu à partir de mai 1950, quand la *Pravda* ouvrit ses colonnes à une discussion sur l’état de la linguistique en URSS qui devait s’étaler sur plus d’un mois et dont le final en apothéose fut l’intervention du Maréchal Staline en personne. Cet article de Staline, publié le 20 juin et intitulé «À propos du marxisme en linguistique» [*Otnositel’no marksizma v jazykoznanii*] (Staline 1950 [1951]), sonna le glas de l’hégémonie des théories linguistiques de N.Ja. Marr (1864–1934), qui régentaient la linguistique soviétique depuis plusieurs décennies. Staline y accusait les théories marristes d’être à l’origine du retard et de la confusion qui caractérisaient, selon lui, la science linguistique soviétique de son époque.

Géorgien d’origine, spécialiste des langues du Caucase, Marr était l’auteur d’une «nouvelle théorie du langage» se voulant marxiste. Ainsi, Marr, entre autres, était sûr que les langues avaient un caractère de classe et qu’elles s’étaient toutes formées, à partir de quatre éléments sonores primitifs communs, selon un même chemin de développement par stades⁴ qui finirait par mener l’humanité d’un multilinguisme originel vers une langue unique de l’humanité. Dès le milieu des années 1920, les théories linguistiques de Marr devinrent le paradigme officiel de la linguistique soviétique.

4 Cf. l’évolution économique de l’humanité par stades chez K. Marx (1818–1883) et F. Engels (1820–1895); c’est essentiellement ce dernier qui a développé cette idée dans son *Origine de la famille, de la propriété privée et de l’État* (1884), suivant de très près les anthropologues américains et leur théorie évolutionniste, notamment L. Morgan (1818–1881) et son ouvrage *Ancient Society* (1877).

En 1950, Staline ne fit pas que répudier des théories linguistiques qu'il avait soutenues et promues pendant près d'un quart de siècle, il réaffirma aussi, – et c'est ce qui nous intéressera –, à travers le prisme de la linguistique, la nouvelle vision du monde qui s'instaura petit à petit en URSS à partir de la fin des années 1920 et qui n'était pas compatible (nous verrons pourquoi) avec les idées marristes. Cet article proposera donc aussi quelques pistes pour expliquer la mise au rebut du marrisme. Si la proclamation officielle des changements en linguistique ne se produisit qu'en 1950 (la guerre avait peut-être retardé les choses), nous constaterons que ces derniers étaient déjà dans l'air dès le début des années 1930. Mais, que ce soit dans le domaine de l'idéologie politique ou de la linguistique, il n'y a pas eu de ligne séparatrice nette, des idées contradictoires coexistant parfois entre les années 1920 et les années 1930 (Sériot 1995: 240).

3. Époque 1: l'absence de limites

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, les premières années de l'URSS sont marquées par la croyance que la Révolution de 1917 sera le point de départ de la contagion révolutionnaire à travers le monde, qui mènera à l'instauration de la dictature du prolétariat dans une humanité réunie et débarrassée des classes sociales. Dans ce contexte, la langue commune est essentiellement langue internationale, et son but est la communication à l'échelle planétaire, entre les hommes du monde entier⁵. Dans ces années-là, deux options furent mises en avant par les différents auteurs: la fusion de toutes les langues du monde en une langue nouvelle, ou l'élection d'une langue artificielle neutre, notamment l'espéranto.

L'idée selon laquelle les différentes langues, répercutant l'union et les contacts étroits entre les prolétaires du monde entier, fusionneront «naturellement» entre elles pour former la langue commune de l'humanité apparaît dans les milieux socialistes russes dès avant la Révolution, dans le roman *L'étoile rouge* [*Krasnaja zvezda*] de celui qui sera un des théoriciens du *Proletkul't*, A.A. Malinovskij, mieux connu sous le pseudonyme de Bogdanov (1873–1928). Dans ce roman de 1908 (réédité en URSS en 1929 en russe, mais

5 Pour certains, il s'agissait même d'atteindre une communication interplanétaire (cf. Kuznecov 1995).

aussi traduit en espéranto la même année), Bogdanov emmène son héros sur Mars, à une époque où la révolution communiste a partout triomphé et où est parlée une «langue commune» [*vseobščij*], résultat du rapprochement et de la fusion des dialectes qui existaient précédemment (Богданов 1908 [1929: 60]). Bogdanov affirmera à nouveau cette idée en 1919 dans le résumé d'une conférence; il y parlera de la «tendance moniste» à l'œuvre dans la langue qui finira par donner naissance à «une langue unique pour toute l'humanité» (Богданов 1919 [1924: 329]). Mais Bogdanov est conscient que ce processus prendra du temps, et au lieu d'attendre passivement la fusion des langues – dont on voit les prémisses dans les nombreux emprunts de langue à langue (*ibid.*) –, il propose de trouver une solution «transitoire» (*ibid.*: 330); à ses yeux, l'espéranto et les autres projets de langues artificielles ne feront pas l'affaire, car ils ne représentent pas l'ensemble des richesses de toutes les langues, c'est pourquoi il propose de choisir l'anglais comme langue internationale transitoire, parce que c'est la langue la plus répandue et celle qui compte le plus de ressemblances avec d'autres langues, comme le français ou les autres langues germaniques (*ibid.*: 329–330). Mais dans l'URSS des années 1920, le plus célèbre héraut de l'idée de fusion des langues reste Marr. Ce dernier explique que toutes les langues subissent un «processus glottogonique unique» (Mapp 1929: xi) qui mènera l'humanité d'un état où coexistent de «nombreuses langues imparfaites» (Mapp 1927 [1933: 12]) vers «l'unité de langue de toute l'humanité» (Mapp 1929: xii) grâce à l'«inévitabile fusion de toutes les langues dans le futur» (Mapp 1927 [1933: 12]). Pour Marr (*ibid.*: 13), cette langue unique apparaîtra de concert avec la disparition des classes et des nations dans la future société communiste.

Cette croyance en la possibilité de «mélanger» les langues pour en extraire une langue nouvelle semble avoir été une idée-force de l'époque, au point de la voir parfois apparaître dans la littérature. Nous prendrons comme exemple le petit roman de science-fiction écrit en 1927 par V.D. Nikol'skij (1886–1941); cet ingénieur de profession fait paraître cette année-là *Dans mille ans* [*Čerez tysjaču let*], petit texte dans lequel il entend «partager avec les lecteurs quelques-uns de ses rêves techniques quant à la vie de [leurs] lointains descendants» (Никольский 1927: 4). L'histoire est relativement simple et typique de cette époque: après avoir sauvé la vie du professeur Farbenmeijster, un jeune ingénieur d'usine, Andrej Osorgin, se trouve embarqué avec lui dans un voyage dans le futur qui les conduira, grâce à la «chronomobile» (*ibid.*: 11) inventée par le savant, au XXX^{ème} siècle. Le monde est alors partagé entre deux pôles: d'un côté la Grande Union des Républiques Socialistes d'Europe, d'Asie et d'Afrique, résultat de la contagion révolutionnaire, et de l'autre l'Amérique, l'Australie et le Japon (*ibid.*: 66). On trouve dans ce roman

plusieurs informations intéressantes concernant la langue de cette époque. On remarquera tout d'abord que l'idée relative à la fusion des langues et à l'apparition, dans le futur, d'une langue unique, semblait bien connue dans l'URSS des années 1920 puisque le jeune ingénieur, quand il entend un vieil habitant du XXX^{ème} siècle saluer le professeur Farbenmejster *en allemand*, s'étonne: «J'avoue que j'étais un peu déçu. Est-ce que le rêve d'un parler mondial [*o vseмирnom narečii*] était resté un rêve aussi au XXX^{ème} siècle, puisqu'il avait conservé la diversité des langues des temps anciens?» (*ibid.*: 23).

Mais il n'en était rien en fait: la «Nouvelle Humanité» (*ibid.*: 45) avait bel et bien une nouvelle langue, et cette dernière semblait avoir été obtenue suite à un processus de fusion. Ainsi, quand Osorgin entend cette langue pour la première fois, «son oreille [y] saisit des racines anglaises et latines» (*ibid.*: 25), qui donnent à la langue une «ressemblance avec l'espéranto» (*ibid.*: 42). Osorgin y distingue ainsi «beaucoup d'éléments connus» et trouve que cette langue réunit la «simplicité [*kratkost'*] de l'anglais et la sonorité de l'italien» (*ibid.*: 41). Il apprendra aussi que les «sons difficiles du genre š, sč, sc, zd, dz» proviennent d'«une forte influence de l'est», notamment du chinois et des langues slaves (*ibid.*). Le processus de formation de cette langue n'est pas clairement décrit, mais Nikol'skij laisse entendre que, d'abord, les langues européennes ont fusionné entre elles pour donner naissance à une «langue paneuropéenne» [*obsčeevropskij jazyk*] (*ibid.*: 41), avant que cette dernière ne subisse les influences du chinois et des langues slaves qui ont donné naissance à la «langue du nouveau monde» (*ibid.*: 44). Disons encore que les mots de cette nouvelle langue «se prononçaient presque comme ils s'écrivaient» (*ibid.*: 41), et que l'alphabet utilisé ressemblait à l'alphabet latin (*ibid.*). Cette dernière information renvoie au processus de latinisation qui avait cours en URSS dans les années 1920 (Lins 1990: 405). L'exemple donné par le roman de Nikol'skij montre que l'idée concernant la formation de la langue commune par fusion de toutes les langues était répandue à l'époque, et pas seulement dans les milieux scientifiques. Plus encore, cette idée allait finir par être officiellement énoncée par Staline en personne, en 1930, dans son discours devant le XVI^{ème} Congrès du Parti communiste:

En ce qui concerne une perspective plus lointaine des cultures et des langues nationales, j'ai toujours partagé et je continue de partager l'idée de Lénine selon laquelle, dans la période de la victoire du socialisme à l'échelle mondiale, quand le socialisme deviendra plus fort et entrera dans la vie de tous les jours, alors les langues nationales devront inévitablement fusionner en une langue commune, qui ne sera bien sûr ni du russe, ni de l'allemand, mais quelque chose de nouveau (Сталин 1930 [1951: 4–5]).

Pendant ces mêmes années, et de concert avec l'idée de fusion des langues, une autre option de langue commune était envisagée en URSS: l'espéranto, la langue artificielle élaborée en 1887 par L.L. Zamenhof (1859–1917). Dans la quasi totalité des textes *pro* espéranto, ce dernier était présenté comme une langue ne connaissant aucune limite et transcendant les frontières, et ce à plusieurs niveaux. On peut lire par exemple (Иодко 1923: 5–7) que les langues étrangères, de par leurs difficultés et l'énorme temps nécessaire pour les acquérir, restent l'apanage des classes supérieures; les travailleurs, eux, n'ont tout simplement pas le temps de les étudier (Кирюшин 1930: 5) et se trouvent donc séparés à l'intérieur des différentes frontières linguistiques, pendant que les classes supérieures accentuent encore cette séparation en utilisant leur «monopole» sur les langues étrangères (Иодко 1923: 5) pour «désunir les travailleurs» ([sans auteur], 1925: 6). Face à cette situation, l'espéranto apparaît comme un pont, un moyen de «surmonter les barrières», d'abattre la «Muraille de Chine qui entoure et désunit» les travailleurs (Ревз 1926: 70). Car sa simplicité en fait une langue accessible pour ces derniers (Иодко 1923: 11–12) qui, grâce à lui, peuvent se serrer la main «au-dessus des frontières militaires [*štykovye*] et douanières, que le capital a instaurées» ([sans auteur], 1925: 7). Un autre domaine fréquemment mis en avant et dans lequel aussi l'espéranto semblait ne pas connaître de limites était celui de l'expressivité. En 1924, on lisait ceci dans un article non signé publié dans la revue *Sovetskij Èsperantist*: «Grâce à la simplicité [*kratkost'*] tout à fait extraordinaire du lexique de l'espéranto, grâce au système d'affixes et d'infixes imaginé par le Dr. Zamenhof, l'espéranto ne connaît pas de limites dans la richesse de l'expression des idées ([sans auteur], 1924: 5). Cette même idée fut développée quelques années plus tard par l'espérantiste N.V. Nekrasov (1900–1938):

Si nous analysons les ressources techniques de l'espéranto en lien avec la création littéraire, nous pouvons constater les excellentes capacités de l'espéranto, tant en ce qui concerne sa phonétique qui est capable de rendre même les allitérations onomatopéiques, qu'en ce qui concerne la souplesse des tournures, la transmission d'expressions compliquées, d'intonations ou de stylisations. L'espéranto est extraordinairement expressif, intense, clair et fort. Dans les œuvres traduites, la construction libre de l'espéranto permet de s'approcher au maximum de l'original, surpassant sans aucun doute par cette qualité les langues naturelles qui possèdent un caractère plus homogène. La diversité élémentaire de l'espéranto apparaît dans ce cas comme une superbe qualité qui correspond à la diversité réelle du genre humain, mais qui ne trouble cependant pas l'intégralité générale de la langue et la possibilité de styliser de telle ou telle façon (Некрасов 1926: 48).

Un exemple concret de cette «construction libre de l'espéranto» nous est donné dans un article publié quelques années plus tard par l'espérantiste

G.P. Demidjuk (1895–1985). L'auteur, après avoir rappelé que certaines peuplades de Somalie possèdent plus d'une soixantaine de mots liés au chameau, démontre que l'espéranto est capable de les rendre tous: «kamelidviro, kamelidineto, fruktigokamelo, kamelaro, kamelinaro, buĉkamelaro, buĉkamelidinaro, kamelareto, [etc.]» (Демидюк 1929: 98). On relève aussi que l'espéranto est une langue mixte, élaborée à partir des langues romanes, germaniques et slaves ([sans auteur], 1924: 5), ce qui renvoie à l'idée de fusion et à la possibilité de mélanger les langues. Disons encore que l'espéranto était aussi régulièrement présenté comme une langue élaborée en commun (hors de toutes limites individuelles ou nationales), puisque Zamenhof avait souhaité en n'être que l'initiateur, laissant à l'ensemble de la communauté parlante le travail d'élaboration et de développement (Некрасов 1926: 46).

À partir des exemples que nous avons donnés, on peut constater aisément que l'idée-force de cette première période, c'est la perméabilité des langues qui permet d'envisager de les mélanger. Du contact entre des langues s'enclenchera un processus de *fusion*, d'interpénétration. Le présupposé est clair, c'est celui de l'absence (ou du moins de la porosité) des frontières linguistiques et des frontières en général; c'est celui de l'union envisageable, voire de la fusion, de toute l'humanité au sein d'une «unique famille laborieuse» (Никольский 1927: 3). Cette idée rejoint l'ambiance internationaliste de l'URSS des années 1920. Avec le passage au nationalisme soviétique et la remise à plus tard des idéaux internationalistes, le discours sur la langue commune dira des choses tout à fait différentes, car c'est une autre vision de la langue et de la société que l'on mettra en avant, car c'est d'une autre sorte de langue commune dont on aura besoin.

4. Époque 2: la confrontation

Marr meurt en 1934. Mais jusqu'en 1950, ses théories continueront à être le paradigme officiel de la linguistique soviétique. Dans les années 1930–1940, quand on parle de lui, c'est toujours en termes flatteurs: en 1933, un livre est consacré aux quarante-cinq ans de l'activité scientifique de l'un «des plus grands savants de l'Union soviétique» (Быковский 1933: 5), et en 1949 une conférence rappelle l'importance pour l'archéologie soviétique du «génial créateur de la nouvelle théorie du langage» (Окладников 1950: 3); on mentionnera encore que l'année 1948 voit paraître une grande biographie de Marr

(Миханкова 1948). Les théories de Marr sont donc toujours d'actualité, mais il convient de noter un fait intéressant: à compter du début des années 1930, l'idée marriste de fusion des langues semble avoir été oubliée par la plupart des commentateurs de Marr, qui passent sous silence cet aspect de la théorie marriste. Ainsi, l'idée de fusion est absente de plusieurs recueils ou ouvrages publiés après la mort du savant et qui se voulaient des tributs aux activités scientifiques de Marr (Свадост 1968: 186). Même si cette absence n'est pas totale – puisqu'on trouve dans les années 1930 des ouvrages sur Marr dans lesquels apparaît encore l'idée de fusion (cf. Быковский 1933: 23) – elle n'en demeure pas moins significative, car elle témoigne d'une chose: l'idée de fusion de toutes les langues était devenue critiquable (nous allons voir pourquoi) et on ne pouvait envisager de mentionner qu'elle faisait partie de l'œuvre du plus grand linguiste soviétique. Si on ne critique pas l'idée marriste de fusion et de mélange (puisque l'on n'en parle plus), on ne manque pas de critiquer l'idée quand elle apparaît dans un autre contexte. Ainsi, dans un article de 1932, publié dans un recueil au titre sans ambiguïté (*Contre la contrebande bourgeoise en linguistique [Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii]*), des auteurs reprochent-ils à l'espéranto d'être «quelque chose de disparate» [*nešto pestroe*], puisque réunissant une structure orientale (agglutinante) et un lexique ressemblant à une «soupe froide [*okroška*] de langues européennes» (Горбаченко, Синельникова, Шуб 1932: 135 et 133); ce qui gêne, c'est le fait de croire comme les espérantistes que l'on peut créer une langue en assemblant simplement des éléments, comme on le ferait pour construire un «poste de radio» (*ibid.*: 134), bref, que l'on peut mélanger les langues. Ces reproches montrent que l'idée de langue était en train de changer. La langue n'est pas uniquement, comme le pensent les espérantistes, «un moyen de communication entre les gens» (*ibid.*) ou un «système de signes techniques» (Spiridovič 1932: 157); ce n'est pas seulement une forme, c'est aussi un contenu (Горбаченко, Синельникова, Шуб 1932: 130), élaboré et obtenu au fil du développement historique de la langue, en lien intime avec le développement historique du peuple parlant cette langue (Staline 1950 [1951: 28]). En 1945, dans son livre consacré à la *Grande langue russe [Velikij russkij jazyk]*, le linguiste V.V. Vinogradov (1895–1969) citait, dès la première page, le pédagogue K.D. Ušinskij (1824–1871), dont les œuvres avaient été rééditées en 1939:

Dans sa langue, le peuple a stocké, au fil de nombreux siècles et de millions d'individus, ses pensées et ses sentiments. [...] La nature du pays et l'histoire du peuple, se reflétant dans l'âme des individus, s'expriment dans le mot. [...] Par conséquent chaque mot d'une langue, chacune de ses formes est le résultat de la pensée et du sentiment des individus, à travers lesquels sont reflétées la nature

du pays et l'histoire du peuple (Ушинский 1864 [1939], cité par Виноградов 1945: 3–4).

Dans cette citation est affirmé le lien intime, – «indissoluble»⁶ dira plus tard Staline (*ibid.*: 28) – qui lie la langue au peuple qui la parle. La langue apparaît comme «un des signes essentiels d'une nation» (Виноградов 1945: 3), ce que redira Staline: «[La langue] n'est pas l'œuvre d'une classe quelconque, mais de toute la société, de toutes les classes de la société. C'est pour cette raison précisément qu'elle est créée en tant que langue du peuple tout entier, unique pour toute la société et commune à tous les membres de la société» (Staline 1950 [1951: 14]).

Cela ne sera pas sans conséquences pour notre problématique des frontières. Parce qu'elle a été obtenue suite à l'interaction entre son développement historique propre et le développement du peuple qui la parle, une langue forme un système indépendant des autres; chaque langue possède une «singularité» et une «originalité» propres (Будагов 1953: 280). Plus encore, chaque langue est un monde fermé: comme l'écrit la linguiste T.S. Šaradzenidze (1924–198?), l'apparition de deux langues différentes fait suite à une perte de «liens» et de contacts entre deux sociétés qui commencent à «vivre une vie indépendante» (Шарадзенидзе 1952: 67). Une langue est donc le signe de l'apparition d'une société repliée sur elle-même. Cette fermeture se retrouve aussi dans le lexique, puisqu'il n'y a plus de liens directs entre, par exemple, le russe *sobstvennost'* et l'allemand *Eigenthum* (Виноградов 1945: 170): chaque «notion se forme à partir de l'ensemble de la vie d'un peuple donné, et la terminologie d'un pays est toujours quelque chose qui lui est spécifiquement propre» (*ibid.*). La langue est devenue un «tout» (Виноградов 1952: 33) dont on ne peut extraire les différents éléments constitutifs; la phonétique, la morphologie et la sémantique d'une langue donnée ne peuvent être prises séparément (Горбаченко, Синельникова, Шуб 1932: 133). La langue est désormais un système dans lequel règne l'«interconnexion [*vzaimosvjazannost'*] de tous les éléments de la structure linguistique» et le moindre changement dans une partie «se reflète dans la structure du tout» (Виноградов 1952: 33). Dans ces conditions, la constitution d'une langue commune, en volant, en arrachant [*putem staskivanija*] des éléments à différentes langues (Горбаченко, Синельникова, Шуб 1932:

6 Dans l'original russe, Staline utilise le mot *nerazryvnyj* 'indissoluble'. La traduction française à laquelle nous nous référons (Staline 1950 [1951]) utilise un adjectif moins porteur de sens: *étroit*. Nous préférons le terme original que nous reproduisons ici.

134) est tout simplement impossible et n'aboutira jamais à une réunion «organique», comme le proclamera quasi officiellement en 1951 la *Grande encyclopédie soviétique* [*Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija*]:

La pratique de création de ces langues [mondiales artificielles] a montré la totale impossibilité de réunir organiquement des mots, même les plus usités des langues du monde. [...] Toutes les tentatives d'imposer des langues artificielles et tous les projets de telles langues sont vicieux par principe. Une langue artificielle pour l'humanité est une utopie irréalisable ([sans auteur], 1951: 306).

La conséquence de ces différentes idées sur la langue est évidente et sera énoncée par Staline en personne dans son article de 1950; c'est l'impossibilité de toute fusion:

Il serait absolument faux de croire que le croisement de deux langues, par exemple, en produit une nouvelle, une troisième, qui ne ressemble à aucune des langues croisées et se distingue qualitativement de chacune d'elles. En réalité, l'une des langues sort généralement victorieuse du croisement, conserve son système grammatical, conserve le fonds essentiel de son vocabulaire et continue d'évoluer suivant les lois internes de son développement, tandis que l'autre langue perd peu à peu sa qualité et s'éteint graduellement (Staline 1950 [1951: 27]).

À suivre le raisonnement de Staline, de la rencontre de deux langues résultera une *confrontation*, un *combat*. C'est la guerre des langues qui renvoie à l'idéologie du repli sur soi, à la métaphore de la citadelle assiégée. Pas plus qu'il n'y a de contacts entre les peuples, il ne peut y avoir de contacts entre les langues, ou l'inverse. C'est un monde de fermeture, sans mélange, sans fusion. Dans ces conditions, on peut comprendre la décision de Staline de répudier Marr et ses idées: l'idée de fusion des langues n'avait plus sa place dans un monde fermé, ni l'idée de langue de classe, puisque la langue était désormais la marque du peuple tout entier.

La langue russe, entité originale et fermée, fruit du développement historique particulier du peuple russe, deviendra la «langue internationale de la culture socialiste et de la structure de l'État soviétique» (Виноградов 1945: 170) représentant lui aussi une entité originale et fermée, et sera proclamée «deuxième langue maternelle» des peuples allophones. La montée en puissance du patriotisme soviétique dès les années 1930, associée à l'affirmation de l'existence d'un «peuple soviétique» (Исаев 1979: 251), fruit de la réunion «des nombreux peuples libres d'URSS autour du grand peuple russe et de sa culture» (Шапиро 1952: 404), aboutit ainsi à la proclamation du russe comme langue commune de l'entité soviétique tout entière. Cette langue commune nationale, il fallait l'aimer et la chérir (Будагов 1953: 280), comme

on aimait et chérissait sa patrie, car seule cette langue pouvait fournir au peuple soviétique les «ressources [nécessaires au] plein épanouissement de [ses] forces et de [ses] possibilités spirituelles et à une large participation dans le mouvement culturel mondial» (Виноградов 1945: 9); mais aussi et surtout, dans un monde de confrontation, seule cette langue pouvait «contribue[r] à l'union de toutes les forces du peuple [soviétique], au renforcement de la puissance politique de la nation et à l'augmentation de son influence parmi les autres États» (*ibid.*). Avec ces citations, cette langue commune nationale apparaît comme une espèce de milieu biologique idéal qui devait permettre la réalisation totale du peuple soviétique. L'entité close que représentait l'URSS n'avait donc désormais besoin d'une langue commune que pour l'intérieur de ses frontières; il n'était plus question d'une langue commune à l'échelle de la planète comme dans la décennie précédente.

5. Conclusion

Le discours sur la langue commune en URSS reproduit deux idées opposées relatives aux frontières. À une absence de frontières entre les langues dans les années 1920 répond dans les années 1930 le retour des frontières linguistiques qui font que les langues sont devenues des entités «indépendantes» (Шарадзенидзе 1952: 78), dans le sens où elles ne peuvent entrer directement en contact les unes avec les autres, et «originales» (Виноградов 1945: 166). Il convient de dire aussi que le discours sur la langue commune en URSS, si l'on compare toujours en gros les années 1920 aux années 1930, comporte une autre opposition relative aux frontières: en plus des frontières spatiales et linguistiques, ce sont aussi les frontières temporelles qui semblent avoir disparu des années 1920; comme l'écrit Marr, l'idée de fusion des langues a fait de la linguistique une science «qui doit s'occuper non seulement du passé de la langue, mais aussi de son futur», même très lointain (Март 1927 [1933: 12]). Cette temporalité dilatée disparaîtra dans les années 1930 au profit d'une attention figée sur le moment présent: le but premier des linguistes soviétiques est désormais de résoudre les «questions urgentes» et les «problèmes actuels de la linguistique soviétique» ([sans auteur], 1952: 3–4), parmi lesquels celui de la langue commune des peuples de l'Union. Ce changement d'orientation amènera certains théoriciens du mouvement espérantiste à confesser s'être trompés en ayant affirmé que le «problème

de base de la linguistique marxiste-léniniste est la construction de la langue future de la société communiste» (Spiridovič 1932: 157).

En juillet 1950, en réponse au camarade A. Xolopov qui ne comprenait pas pourquoi la fusion, envisagée en 1930, n'était plus d'actualité désormais, Staline avait dû préciser ses idées. Il avait alors rappelé qu'il avait «en vue deux époques tout à fait différentes»: «l'assimilation de certaines langues et la victoire des autres» concernent «l'époque *antérieure à la victoire du socialisme* à l'échelle mondiale», tandis que «la fusion des langues en une seule langue commune» concerne «l'époque *postérieure à la victoire du socialisme* à l'échelle mondiale» (Staline 1950 [1951: 61–62]). Mais même si la précision chronologique donne une certaine cohérence à des propos contradictoires, il n'en demeure pas moins une chose: dans son article de 1950, Staline ne mentionne aucunement que la fusion reste envisagée, mais à une époque très lointaine; ce n'est qu'après la question de Xolopov qu'il s'explique. De même, en 1930, même s'il dit déjà que la fusion ne sera possible que lorsque le socialisme se sera répandu à l'échelle mondiale, il ne parle pas de l'impossibilité de la fusion à l'époque où il s'exprime.

En mettant en avant d'abord la *fusion*, puis la *confrontation*, – et tous les présupposés qui les accompagnent –, Staline se fait le porte-parole de deux visions contradictoires et incompatibles de la langue et de la société, qui reproduisent dans la science linguistique les deux ambiances idéologiques qui furent à l'œuvre en Union soviétique. Et si l'on ajoute à l'analyse la variable temporelle dont nous avons parlé au début de cette conclusion, nous constatons qu'un travail sur la problématique des frontières dans le discours soviétique sur la langue commune nous permet de délimiter, pour la première époque, un espace-temps infini, et, pour la seconde, un espace-temps à la fois défini et fini.

6. Épilogue

Au début des années 1930, l'espéranto et les espérantistes devinrent suspects aux yeux du régime soviétique; on reprochait au premier son origine «petite-bourgeoise» (Горбаченко, Синельникова, Шуб 1932: 136 et 139) et aux seconds leurs «contacts avec l'étranger» (Gorecka, Korjenkov 2000: 16; cf. aussi Lins 1990: 396–397). Face à ce changement de cap qui annonçait des vents beaucoup moins favorables, les espérantistes soviétiques se durent

de réagir. Leur président, È.K. Drezen (1892–1937), proposa en 1932 une intéressante distinction. Il affirma l'existence d'un espéranto prolétarien se distinguant par le «contenu» et par la «forme» de l'espéranto bourgeois des origines, au point d'être presque en présence de «deux langues» (Дрезен 1932: 65–67). Son but était évidemment d'essayer de sauver le mouvement espérantiste soviétique, en adaptant à l'espéranto l'idée de Marr relative à l'existence de langues de classes (Kuznecov 2005: 153) pour faire de l'origine bourgeoise de Zamenhof un argument *contra* irrecevable. Pour notre propos, il sera intéressant de remarquer les différences avancées entre ces deux variantes de l'espéranto. Ainsi, pour Drezen, l'espéranto bourgeois est une langue «en processus de figement» [*zastyvajuščij*], qui «se limite elle-même» [*samoograničivaet sebja*] en n'utilisant que les mots officiellement approuvés par les instances espérantistes et en refusant tout mot nouveau (Дрезен 1932: 66); de cette façon, l'ensemble des formes linguistiques disponibles a un «caractère fini» [*zakončennost'*], fermé (*ibid.*). À l'inverse, l'espéranto prolétarien donne l'impression de n'avoir pas fini de se former [*ne okončatel'no oformivšegosja*], il ne repose pas sur des «formes fixes», il fait preuve d'une certaine «dynamique» en créant de «nouveaux mots», de «nouvelles racines», en donnant un «sens nouveau» à des mots existants, en introduisant des «innovations décisives» (*ibid.*); les espérantistes prolétariens manient aussi la structure de la langue d'une manière «incomparablement plus libre», ce qui entraîne la disparition des «dernières limites entre la racine invariable et les particules grammaticales tout aussi invariables» (*ibid.*); enfin, l'espéranto prolétarien «assimile» [*usvaivaet*], dans sa syntaxe, «la dynamique et le caractère laconique de la phrase du russe contemporain et des écrivains prolétaires contemporains», ce qui laisse entendre la possibilité d'influences entre les langues (*ibid.*).

On le voit, la «rupture» (*ibid.*) entre les deux variantes de l'espéranto rejoint nos propos. Il y a d'un côté une langue close, finie, de l'autre une langue sans limites, ouverte aux innovations et aux contacts. Malheureusement, l'argumentaire qui devait permettre de sauver le mouvement n'était déjà plus recevable, plus pertinent. Drezen n'avait pas vu que l'idée même de langue était en train de changer; ce n'était plus quelque chose d'ouvert, de perméable, sans limites. La langue devenait ce que devenait l'Union soviétique: une entité délimitée par des frontières, réfractaire à tout contact, à tout mélange. L'affirmation de l'existence d'un espéranto prolétarien ouvert, perméable et réceptif ne sauverait rien du tout. Le mouvement espérantiste soviétique finira par être emporté dans les purges staliniennes (cf. Lins 1990: 396–404).

Bibliographie

- Creissels D., 1977: *Les langues d'U.R.S.S.: aspects linguistiques et sociolinguistiques*. Paris: Institut d'études slaves.
- Eco U., 1994: *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Paris: Le Seuil.
- Gorecka H., Korjenkov A., 2000: *Esperanto en Ruslando*. Jekaterinburg: Sezonoj.
- Kuznecov S., 1995: «Linguistica Cosmica: La naissance du paradigme cosmique», in Sériot P. (éd.), *Une familière étrangeté: la linguistique russe et soviétique (Histoire Épistémologie Langage, 1995, t. 20, fasc. 2)*, 211–234.
- Kuznecov S., 2005: «La langue internationale et la révolution mondiale», in Sériot P. (éd.), *Un paradigme perdu: la linguistique marriste (Cahiers de l'ILSL, 2005, № 20)*, 143–159.
- Lins U., 1990: *La danĝera lingvo. Studo pri la persekutoj kontraŭ Esperanto*. [Moskvo:] Progreso.
- Malia M., 1995: *La tragédie soviétique: histoire du socialisme en Russie 1917–1991*. Paris: Le Seuil.
- Meillet A., 1928: *Les langues dans l'Europe nouvelle* (2^{ème} éd.). Paris: Payot.
- Paperny V., 2002: *Architecture in the Age of Stalin. Culture Two*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sériot P., 1988: «Et ils n'auront qu'une seule langue (Éléments pour une typologie des projets de langue universelle du communisme en URSS)», in *Essais sur le discours soviétique*, 1988, № 8, 39–58.
- Sériot P., 1995: «Changements de paradigmes dans la linguistique soviétique des années 1920–1930», in Sériot P. (éd.), *Une familière étrangeté: la linguistique russe et soviétique (Histoire Épistémologie Langage, 1995, t. 17, fasc. 2)*, 235–251.
- Sériot P., 2004: «La langue, le pouvoir et le corps», in Sériot P., Tabouret-Keller A. (éds), *Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (Cahiers de l'ILSL, 2004, № 17)*, 231–259.
- Spiridovič E., 1932: «La “vera devizo por batalo” en la marks-leninisma lingvoscienco», in *La Nova Epoko*, 1932, № 1/4, 157–160.
- Staline I.V., 1950 [1951]: *À propos du marxisme en linguistique*. Paris: La Nouvelle Critique, 1951.
- Алпатов В.М., 2000: *150 языков и политика: 1917–2000*. Москва: Крафт – ИВ РАН.
- Богданов А.А., 1908 [1929]: *Красная звезда. Роман-утопия*. Ленинград: Красная газета, 1929.
- Богданов А.А., 1919 [1924]: «Пролетарская культура и международный язык (Тезисы доклада)», in Богданов А.А. (ред.), *О пролетарской культуре 1904–1924*. Москва – Ленинград: Книга, 1924, 328–332.
- Будагов Р.А., 1953: *Очерки по языкознанию*. Москва: Издательство АН СССР.

- Булаховский Л.А., 1952: «Сравнительно-исторический метод и изучение славянских языков в свете высказываний И.В. Сталина», in Александров Г.Ф., Виноградов В.В. *et al.* (ред.), *Вопросы теории и истории языка в свете трудов И.В. Сталина по языкознанию*. Москва: Издательство АН СССР, 237–259.
- Быковский С.Н., 1933: *Н.Я. Марр и его теория. К 45-летию научной деятельности*. Москва – Ленинград: Ленсоцэкгиз.
- Виноградов В.В., 1945: *Великий русский язык*. Москва: ОГИЗ.
- Виноградов В.В., 1952: «Понятие внутренних законов развития языка в общей системе марксистского языкознания», in *Вопросы языкознания*, 1952, № 2, 3–43.
- Горбаченко Г.И., Синельникова Н.П., Шуб Т.А., 1932: «Вылазка буржуазной агентуры в языкознании (Вместо рецензии)», in Быковский С.Я. (отв. ред.), *Против буржуазной контрабанды в языкознании*. Ленинград: ГАИМК, 129–140.
- Демидюк Г.П., 1929: «Мы не боремся против эсперанто» (По поводу статьи т. Ихока), in *Международный язык*, 1929, № 2, 96–102.
- Дрезен Э.К. (ред.), 1926: *На путях к международному языку*. Москва – Ленинград: Государственное издательство.
- Дрезен Э.К., 1932: *Основы языкознания, теории и истории международного языка*. Москва: ЦК СЭСР.
- Иодко А.Р., 1923: *Рабочий класс и международный язык*. Москва: ЦК СЭСС.
- Исаев М.И., 1979: *Языковое строительство в СССР*. Москва: Наука.
- Кирюшин П.М., 1930: *Международная рабочая связь на эсперанто*. Москва: ЦК СЭСР.
- Марр Н.Я., 1927 [1933]: «Автобиография», in Марр Н.Я., *Избранные работы*, т. 1. Ленинград: ГАИМК, 1933, 6–13.
- Марр Н.Я., 1929: «Предисловие», in Марр Н.Я. (ред.), *Языковедение и материализм*. Ленинград: Прибой, v-xii.
- Миханкова В.А., 1948: *Николай Яковлевич Марр*. Москва – Ленинград: Издательство АН СССР.
- Некрасов Н.В., 1926: «Всемирная литература и всемирный язык», in Дрезен (ред.), 1926, 40–51.
- Никольский В.Д., 1927: *Через тысячу лет*. Ленинград: Л.С.П.О.
- Окладников А.П., 1950: *Николай Яковлевич Марр и советская археология*. Ленинград: Издательство Эрмитажа.
- Рево Л., 1926: «Международный язык – орудие борьбы за единство рабочего класса», in Дрезен (ред.), 1926, 64–71.
- Свадост Э.П., 1968: *Как возникнет всеобщий язык?* Москва: Наука.
- Сталин И.В., 1930 [1951]: «Заключительное слово по политическому отчету ЦК XVI съезду ВКП(б)», in Сталин И.В., *Сочинения*. Т. 13: июль 1930 – январь 1934. Москва: Государственное издательство политической литературы, 1951, 1–16.

- Ушинский К.Д., 1864 [1939]: «О первоначальном преподавании русского языка», in Ушинский К.Д., *Избранные педагогические сочинения*, т. II. Москва: Учпедгиз, 1939, 5–12.
- Шапиро А.Б., 1952: «Вопросы письма и правописания в работах Н.Я. Марра и его последователей», in Виноградов В.В., Серебренников Б.А. (отв. ред.), *Против вульгаризации и извращения марксизма в языкознании*. Москва: Издательство АН СССР, 398–408.
- Шарадзенидзе Т.С., 1952: «Процессы дифференциации и интеграции языков в свете учения И.В. Сталина», in *Вопросы языкознания*, 1952, № 1, 65–79.
- [Sans auteur], 1924: «Откуда пошел язык Эсперанто?», in *Советский Эсперантист*, 1924, № 1 (17), 5.
- [Sans auteur], 1925: «А какая мне польза от Эсперанто?», in *Советский Эсперантист*, 1925, № 3–4, 6–8.
- [Sans auteur], 1951: «Всемирный язык», in *Большая советская энциклопедия*, т. 9. Москва: Государственное научное издательство «Большая Советская Энциклопедия», 306–307.
- [Sans auteur], 1952: «Задачи советского языкознания в свете трудов И.В. Сталина и журнал “Вопросы языкознания”», in *Вопросы языкознания*, 1952, № 1, 3–40.